Le choc des races (1)

CHAPITRE XVIII

Stupidité

Pour laisser reposer mon esprit, Jane se mit à me parler du mouvement féministe, sujet qui m'intéressait énormément.

— Le parti elviniste, me dit-elle, avait disparu de la scène nationale ainsi que de la neige exposée au feu. Extrêmement puissant la veille et si puissant qu'il avait battu son adversaire par un demi-million de voix, il se trouvait maintenant réduit à un membre unique : Miss Elvin.

Le temps passait et elle n'arrivait pas à se relever du coup formidable qu'elle avait reçu. Personne n'était venu au meeting qui devait se tenir chez elle le jour des élections et, effondrée dans un fauteuil de son salon désert, l'irréductible sabine était restée jusqu'à une heure avancée de la nuit, les yeux fixés sur l'appareil au moyen duquel elle avait radié la dernière proclamation du « Remember sabines ».

— La dernière ?

— Oui, la dernière ; le journal était mort d'un collapsus subit. Toutes les abonnées avaient coupé la communication et si Miss Elvin avait tenté de radier une seule parole, elle l'aurait vue se perdre, vierge d'oreilles pour l'entendre, parmi les espaces interplanétaires.

— Mais y avait-il quelque sincérité dans son attitude ?

— Une sincérité esthétique évidemment ; forme de sincérité aussi légitime que toute autre.

Je ne compris pas très bien. Jane disait souvent des choses qui me dépassaient un peu.

— Sa théorie ayant pris corps avait eu comme résultat très curieux

(1) Voir la *Revue* des 1ers Septembre, Octobre, Novembre et Décembre 1928.

de réunir toutes les femelles qui, pour un motif ou un autre, étaient en bisbilles avec leurs mâles (maris, fiancés ou amants) ; le parti elviniste était composé de ces éléments. Parti instable, d'autre part, et perpétuellement renouvelé. Quotidiennement des milliers d'adeptes s'y faisaient inscrire alors que d'autres milliers s'en séparaient. Celles qui se disputaient avec leurs hommes s'y affiliaient tandis que celles qui se réconciliaient en sortaient...

Malgré ces circonstances, Miss Elvin avait poussé très loin ses constructions, arrivant même, ainsi que je vous l'ai dit, à créer des sciences nouvelles adaptées à la mentalité des femmes.

L'université sabine faisait fureur. Elle n'avait aucun rapport avec les universités d'aujourd'hui, pas plus du reste que la majorité des établissements d'instruction de cette époque. Les leçons étaient transmises, par radio, directement aux domiciles des élèves. La science elviniste possédait deux méthodes qui ne ressemblaient pas à celles de la vieille science des hommes. En arithmétique, par exemple, la somme de 2 plus 2 n'était pas forcément égale à quatre. Elle égalait ce qui conviendrait au moment où on la ferait.

— Je constate, dis-je, que le « nihil novi » est toujours vrai... Combien y a-t-il de gens aujourd'hui pour qui la véritable mathématique est celle-là.

— Le principe directeur de la science sabine consistait à admettre la lubie comme base de tout ; or, comme la fantaisie est féminine et instable, aucune des sciences nouvelles, y compris les mathématiques, ne possédait de base fixe. Tout était ondoyant comme la mer d'où procédaient les sabines. Et, pour absurde que cette conception puisse nous paraître, à nous qui sommes élevés actuellement dans la rigidité de la vieille science des Aristote et des Bacon, les théories de Miss Elvin fournirent à l'esprit humain leur part de beauté. Ce fut le triomphe de la demi-teinte, de l'ondulation, du reflet fugitif du loïe-fullerisme opposés à la couleur franche, à la rigidité du cube, à la constance équationnelle des termes. Cette manière de concevoir les choses s'adaptait merveilleusement à l'agilité de la pensée féminine ; ce fut précisément le caractère séducteur, aimable et extrêmement libre de cette théorie qui créa l'enthousiasme avec lequel toutes les femmes se jetèrent dans la politique et opérèrent la scission blanche.

— Quelque chose comme le futurisme d'aujourd'hui, ne trouvez-vous pas ?

— A peu près. Théorie reposante, basée sur des subtilités acrobati-

ques de logique, elle rompait la monotonie de la vérité absolue, de la chose tenue et connue comme juste.

Miss Elvin au lieu d'être désolée de l'échec de son mouvement ne voyait que le côté personnel du désastre. Sa chute avait été par trop violente. Elle avait élevé son rêve merveilleux jusqu'au ciel et la sabine avait fini par être convaincue qu'elle était vraiment messianique. Comme elle était extrêmement impulsive, elle ne pouvait contenir sa fureur en constatant la désertion de ses amies, même les plus proches.

Elle était, néanmoins, absolument convaincue que lorsque le pays retrouverait son équilibre, le parti sabin resurgirait. La vague s'était retirée. Mais le propre de la vague n'est-il pas d'aller et de revenir ?

— « She is false as water », répéta-t-elle, elle aussi, en laissant divaguer son regard vers le futur.

Et il en fut ainsi. Quand le pays revint à sa paix intérieure, le « Remember sabines » reparut, et on assista à un « da capo » parfait de l'elvinisme ».

Jane fit une pose. Elle constatait que j'étais inquiet, que je paraissais lutter avec une idée. Et elle ne se trompait guère. Quelque chose me disait que le moment était venu de lui déclarer ma passion contenue. Le sang bouillait dans mes veines ; enfin le mot d'amour qui avait rompu les barrières me monta aux lèvres. Mais il se transforma en autre chose et ce dont j'accouchai ce fut une fille de ma timidité déguisée en curiosité.

— Et Miss Astor ?

— Elle était radieuse de contentement, comme si la reprise des relations amicales avec le gorille si diffamé correspondait à un secret désir de son cœur. Pendant la période aiguë du mouvement elviniste une rupture complète entre les membres des deux partis s'était opérée et Miss Astor en était arrivée même à se moquer de Kerlog pour qui elle nourrissait une sérieuse inclination sentimentale. Cependant, le résultat inattendu des élections avait fait tomber les barrières s'opposant à un rapprochement avec lui et ce fait la remplissait d'une espérance secrète.

Les autres elvinistes qui regrettaient déjà leur mâle traditionnel, avaient également profité de cet enseignement pour tenter une réconciliation, et il est permis de croire que jamais il n'y eut en Amérique pareille moisson de baisers.

Je me tortillais sur mon fauteuil. Tant de baisers là-bas et ici un pauvre être humain qui se mourait parce qu'il lui en manquait un seul.

— Cela peut vous faire comprendre, continua mon aveugle Jane, un phénomène étrange ; seules les ex-adeptes de Miss Elvin témoignaient d'une grande allégresse au moment où la nation vivait une des heures les plus tragiques de son histoire. Pendant que le pays tout entier se livrait à des réflexions pénibles, en proie aux angoisses du moment, les ex-sabines, elles, voguaient en pleine mer d'une douce lune de miel.

Cette crise amoureuse ne passa pas inaperçue au Ministre de la sélection artificielle :

— L'indice des naissances blanches va s'élever, dit-il à un de ses collègues avec qui il montait l'escalier de la Maison Blanche pour se rendre à un conseil des ministres. Je prévois qu'Eropolis va se trouver très congestionné.....

Kerlog était déjà dans la Salle du Conseil, plus calme que la veille, bien que son front se plissât de profondes rides. Sa conférence avec Jim Roy l'avait démonté. Le nègre n'était pas l'ambitieux vulgaire qu'il avait d'abord pensé. Il voyait maintenant en lui une âme noble de patriote capable du suprême héroïsme de se sacrifier pour l'Amérique. Grâce à son concours, le gouvernement pouvait étudier dans le calme nécessaire la situation si grave où il se trouvait.

Dès que tout le monde fut réuni, le Ministre de la Paix prit le premier la parole ; c'était un ancien juge dont le respect pour la Charte constitutionnelle avait quelque chose de superstitieux :

— J'ai réfléchi cette nuit, dit-il. Ma conclusion est qu'il faut absolument nous montrer fidèles à la mémoire de ceux qui ont fait les institutions de la nation. La loi basique existe et notre devoir est de la faire respecter. Un citoyen américain a été élu, aussi éligible que le Président Kerlog ou que Miss Astor. Puisque nous sommes le gouvernement, la loi nous oblige à admettre ce fait en maintenant l'ordre et en mettant Jim en possession de sa charge quand le moment en sera venu.

— Pardon, intervint le Ministre de l'Equité. Je ne crois pas que le Président nous ait convoqués pour faire un examen formel du problème. Ce serait du reste inutile et même enfantin. Il dépasse la sphère politique et entre dans le domaine racial. A l'heure actuelle, nous ne sommes pas des Secrétaires d'Etat, mais des blancs défiés par des nègres. Au-dessus des lois politiques, je vois la loi suprême de la race.

La discussion fut brève. Contre le Ministre de la Paix, tous les

autres appuyèrent le point de vue du Ministre de l'Equité. Kerlog leva la séance en disant ces mots :

— Nous possédons une délégation politique et nous pouvons résoudre un problème de race à l'aide des moyens qu'elle nous octroie. Mon idée est qu'il faut convoquer une Convention de la race blanche. De même qu'il existe des raisons d'Etat, il existe des raisons de race que nous devons écouter et satisfaire.

Cette idée fut unanimement approuvée.

— Ce que j'admire, commentai-je, c'est la concision et la fermeté de ces gens de la future Amérique. Si cela s'était passé chez nous, quel chahut, quelles parlottes à n'en plus finir !

— Vous avez raison, Monsieur Ayrton. Si un individu de notre temps assistait aux événements de 2228 aux Etats-Unis, rien ne le surprendrait autant que le degré de *self control* auquel atteignait l'homme de cette époque. Pas de tumulte, pas d'anarchie individualiste, de violences inutiles ni en paroles ni en actes. Les procédés sélectifs avaient débarrassé la société de tous les gens tarés, et même des rhétoriciens. Toutes les perturbations du monde proviennent de l'action anti-sociale de ces mauvais éléments. Jusqu'à la victoire pratique de l'eugénisme, le désordre humain, la désorganisation étaient le triomphe ; pouvait-il en être autrement du reste puisqu'un ivrogne, un beau parleur, ou un bureaucrate avaient la même liberté de remplir le monde de futurs pensionnaires de prisons, de maisons de prostitution et de chambres des députés, qu'un homme sain de le peupler silencieusement d'hommes de bien ?

Il ne venait pas à l'esprit que l'idée de la sélection de la semence, depuis longtemps victorieuse en agriculture et dans l'élevage du bétail, pût aussi s'appliquer à l'homme. Une vieille idéologie mystique venue du fond de l'Asie hébraïque et une fausse conception de la liberté née du 89 français, s'y opposaient tenacement. Quand Owen, en 2031, proposa la loi spartiate, la résistance fut encore extrêmement grande ; mais les énormes progrès qu'avait faits l'intelligence en Amérique lui donnèrent la victoire. Peu après, quand le même Owen formula la loi de stérilisation des gens tarés, bien que le nombre de ceux qu'elle devait atteindre fût colossal, la résistance se révéla un peu moindre et la loi fut votée à une écrasante majorité.

Il avait suffi d'un siècle d'application intelligente et systématique de ces lois bienfaisantes pour que le peuple américain se haussât à un

degré d'élévation physique, mentale et morale que Owen lui-même n'aurait pu rêver. Les prisons se fermèrent et en même temps qu'elles, les hôpitaux, les hospices et les asiles de toute espèce. Et les sociologues de cette époque en vinrent à s'étonner prodigieusement de la stupidité de leurs ancêtres.

— Nous ?

— Qui passaient leur temps à lutter contre les produits du mal sans même avoir l'idée de les faire disparaître grâce à la suppression de la mauvaise semence.

La misère, même, ce chancre que les vieux philosophes considéraient comme une contingence humaine, s'éteignit graduellement, à mesure que le progrès sélectif produisait ses effets logiques. En même temps disparurent, automatiquement, la prostitution et toutes les formes basses de la criminalité.

Le droit de reproduction fut régi par le Code de la Race, le plus grand monument de la sagesse humaine. Seul, l'Homme qui satisfaisait à la série complète d'obligations exigées par l'Eugénisme, obligations destinées à assurer la parfaite qualité des produits, celui-là seul recevait du Ministre de la Sélection artificielle le *brevet de père autorisé.*

L'intervention sélective ne s'arrêtait pas là. Quand un père autorisé désirait se marier, il devait faire passer sa fiancée par les laboratoires eugénométriques qui évaluaient son indice eugénique et étudiaient les problèmes relatifs à la mise en harmonie somatique et psychique des fiancés. Au cas où l'un ou l'autre n'atteignait pas l'indice exigé, ils étaient autorisés à contracter mariage, mais à la seule condition qu'ils fussent inféconds.

— Comme cela était clair et intelligent. Quelle stupidité que la nôtre !

— Se reproduire devint un acte d'une très haute responsabilité puisqu'il était d'une importance capitale pour le progrès de l'espèce. L'idée d'exiger des autorisations officielles pour certains actes de la vie est une idée ancienne, mais exclut celui de donner la vie à une progéniture. L'Etat exige aujourd'hui des épreuves officielles et des brevets pour la presque totalité des actes humains, pour qu'un homme puisse travailler, construire une maison, guérir une colique...

— Rouler une pilule...

— Mais n'exige rien de celui qui prétend donner la vie à un nouvel être humain, chainon initial, bien souvent, d'une chaine infinie de malheureux ou de criminels.

— Stupidité, stupidité ! m'écriai-je, profondément révolté contre nos mœurs actuelles. Peut-il en être autrement, puisque l'opinion est guidée par des Sa ou des Pato quelconques ?

Une fois ma révolte un peu calmée, j'interrogeai Jane sur un point qui excitait ma curiosité :

— Et le mariage ? Vous m'en avez parlé souvent ; je serais curieux de savoir si ce mot avait la même signification en 2228 qu'aujourd'hui.

— Oui et non. Dans les mariages ayant la procréation pour fin, l'Etat intervenait avec son œil de lynx. Son objectif étant la création d'une descendance saine de corps et d'âme, vous comprenez qu'une extrême rigueur était nécessaire pour éviter toute faute pouvant être funeste à l'avenir de la race. Les créatures autorisées à procréer constituaient une espèce de noblesse. Le fait d'être père équivalait à un diplôme de supériorité mentale, morale et physique, conféré par la nature et confirmé par les pouvoirs publics.

Les mariages de cette époque ressemblaient aux nôtres par divers points, sauf en ce qui concerne la nécessité de ne pas perdre de vue les intérêts puissants de la progéniture. Mais, tout en étant dissoluble, il était rare que le mariage fût dissout ; l'accord harmonique prénuptial des laboratoires eugénométriques ne laissait presque pas de place aux erreurs.

Dans les autres cas, les conjoints se liaient et se déliaient avec la plus grande liberté et avec les plus grandes facilités. Le gouvernement n'avait rien à voir dans un contrat bilatéral où seule était valable la volonté d'un des contractants.

— Ce qui veut dire que le nombre des divorces augmenta dans des proportions formidables ?

— Au contraire, il diminua comme on ne l'eût jamais supposé. Et il diminua en raison de l'unique obligation que la loi imposait à ce genre de contrats : les vacances conjugales obligatoires.

— ? ? ? ?

— Parfaitement, les vacances. L'expérience psychologique avait démontré que tous les inconvénients du mariage proviennent davantage du dégoût réciproque des conjoints que de l'essence même de cette forme d'association sexuelle. On institua donc les vacances conjugales comme nous avons aujourd'hui celles des collégiens : en hiver, quinze jours, en été, trois mois. Et cette séparation périodique fut tellement efficace que les couples purent jouir de deux lunes de miel annuelles. Il fut rarement nécessaire de recourir au moyen

violent du divorce, comme aujourd'hui. Le laxatif doux des vacances nettoyait les conjoints des toxines de la lassitude et leur amour renaissait au petit feu de leurs regrets.

— C'est l'œuf de Colomb tout simplement. Du reste, tout est œuf de Colomb dans la vie.

— C'est bien possible, mais cet œuf ne fut découvert qu'au 23e siècle, par Johnston Coolidge, auteur d'un livre fameux : « Les Toxines conjugales » conclut Jane.

Pour la première fois ce fut moi qui mis fin à un dimanche. J'avais hâte de revenir en ville pour prêcher l'eugénie dans la rue, dans les cafés, au bureau et insulter les gens stupides qui ne voient pas les choses les plus simples. En raison de mon excitation je ne m'endormis qu'au matin. Et, très agité, je rêvai. Je rêvai la ville si bien débarrassée de tous ses infirmes qu'elle ne contenait plus que deux créatures aux mains enlacées : Jane et moi.

CHAPITRE XIX

La Convention Blanche

Cette fois, je n'eus pas la patience d'attendre au prochain dimanche. Comme il y avait un jour férié dans la semaine, j'en profitai pour voler au château avant le déjeuner. Quel délicieux déjeuner ! Je m'imaginai être déjà le mari de cette charmante hôtesse et seigneur du château. Au travers des vitres, je couvai d'un regard de maître toutes ces terres si bonnes pour la culture. Mais ma rêverie ne fut que momentanée. Au fond de mon âme, je ne désirai qu'une chose : devenir le maître du petit cœur qui palpitait dans le sein de la châtelaine.

Nous allâmes prendre le café sous la vérandah et Jane continua sa narration :

— L'indice eugénico-mental du peuple américain, dans l'année du choc des races, était déjà extrêmement élevé et la façon dont agit la convention blanche le prouva une fois de plus. Parler de convention, c'est rappeler la Convention française, ce tumulte utopique, qui fit couler des tonnes de rhétorique et coupa des têtes par monceaux, comme si la production de phrases et la réduction de vies humaines avaient jamais pu pallier au déficit du blé dans les greniers, cause réelle de la plupart des maux de la France.

La convention de 2228 ne rappelait donc aucunement le tourbillon autoparleur de 1789;

D'abord, ce corps représentatif ne fut pas composé comme autrefois. Les conventionnels n'y furent pas appelés par le hasard électoral, mais par un procédé tout nouveau de délégation. Toutes les branches de l'activité américaine avaient, à leur tête, portés naturellement à ce poste par leur qualité prouvée d'efficience mentale, des hommes qui mériteraient aujourd'hui le nom de chefs naturels ou de leaders nés. De même qu'aujourd'hui Henry Ford est le chef né de l'industrie yankee en raison de l'excellence universellement reconnue de ses idées et de ses réalisations, de même, à cette époque, chaque branche de l'activité possédait un chef normal appelé à cette fonction par le consentement universel. Ces leaders avaient comme attributions d'être des organes spécialisés, sommets, cimes, stations centrales, bulbes rachidiens de la classe. Personne ne discutait ni leurs idées ni leurs décisions qui revêtaient toujours la plus grande sagesse possible ; le chef qui émettait des idées sujettes à discussion était immédiatement et automatiquement dépossédé de sa fonction.

Il fut donc extrêmement facile de convoquer la convention blanche. Outre qu'ils se trouvaient déjà naturellement désignés, les conventionnels n'étaient que six individus en tout, chefs, respectivement de l'industrie, du commerce, des finances, des arts, des sciences et des lettres. C'étaient : Georges Abbott, habitant de Détroit, et chef de l'industrie des poupées parlantes, suprême joie des « babies » américains ; John Perkins, habitant de l'Hudson où il avait un petit commerce de peaux de loutres blanches ; Harmsworth, directeur de la banque universelle ; John Leland, créateur de la puériesthétique ; John Dudley, père de la couleur numéro 8 et auteur de 72 inventions ; enfin Dorian Davis, l'auteur d'un unique sonnet au sujet duquel l'Amérique était divisée en deux groupes immenses : l'un trouvait le quatrième vers défectueux et l'autre considérait ce même vers comme une forme de beauté qui ne pourrait être comprise que dans l'avenir.

Le Président Kerlog n'éprouva donc aucune difficulté pour réunir la Convention. Il radia un message succinct par lequel il demandait à chaque classe sociale de désigner son représentant pour l'examen de la situation créée par la victoire des nègres. Une heure plus tard l'appareil récepteur du Capitole enregistrait les six noms prévus ; par exemple, il n'y avait pas eu unanimité en ce qui concernait la

désignation du représentant des lettres. Ceux qui considéraient comme défectueux le quatrième vers de Dorian ayant préféré voter blanc.

Deux jours plus tard, les six exposants suprêmes de la race se réunissaient à la Maison Blanche sous la présidence de M. Kerlog.

Ils s'assirent et écoutèrent le bref exposé des motifs fait par le Chef de l'Etat. Il déclara qu'il n'occupait qu'un poste politique et se trouvait dans une émergence raciale. Il n'avait rien fait et ne ferait rien avant que la délégation suprême de la race lui ait défini rigoureusement le cas et indiqué la route à suivre. En tant que gouvernement, il exécuterait ensuite le verdict. Il demandait donc aux personnalités présentes de lui donner les raisons de la race.

Les conventionnels l'écoutèrent avec une attention déférente et se mirent à converser de divers sujets comme s'ils se trouvaient à une garden-party :

— Ma dernière poupée, dit Georges Abbott à John Perkins, non seulement parle, mais encore coud, balaie et lave le linge à la perfection. J'ai une petite fille de six ans qui en est positivement enchantée.

A côté de lui, Harmsworth avouait à Dorian Davis qu'il n'avait pas encore lu son merveilleux sonnet :

— Vous n'avez guère de temps pour lire ? lui demanda Davis.

— Non, ce n'est pas cela ; mais il y a chez moi une parfaite harmonie en ce qui concerne ce cas et je craindrais de la troubler en adoptant un point de vue qui ne serait pas le même que celui des miens.

Pendant ce temps John Leland discutait avec Dudley la possibilité de la couleur numéro 9 et proposait un joli nom pour cette possible fille future du spectre solaire.

Il aurait pu paraître étrange à nos figurants d'aujourd'hui que des hommes d'une telle envergure, en un moment si angoissant, pussent s'amuser si puérilement dans un congrès présidé par le chef de la nation. C'est que nos bonshommes à nous, intoxiqués par la rhétorique et le besoin de paraître, ne peuvent pas atteindre à certaines formes de la beauté supérieure ni ne peuvent comprendre certains secrets de ce que nous appellerions l'ultra-psychologie.

Et, précisément, parce que la décision qu'ils devaient prendre était d'une extrême gravité et, en réalité, décisive pour les destins du genre humain, ils cherchaient à garder la sérénité de leurs esprits en échangeant des idées banales et aimables pendant que, dans les profondeurs de leurs subconscients, s'élaborait le verdict suprême.

Au bout de quinze minutes de cette récréation spirituelle, John

Leland se leva et dit d'une voix très calme, après avoir écrit sur un papier une demi-douzaine de mots :

— Monsieur le Président, mon idée est arrêtée et je dépose cette motion que j'ai l'honneur de soumettre à vos votes. Je vais la lire.

Il se fit un auguste silence. S'il y avait encore eu des mouches en 2228, on eût pu les entendre voler dans la salle. Tous sentaient que la race blanche allait prononcer la parole définitive du plus puissant tribunal qui se fût jamais assemblé au monde.

Leland lut sa motion, succincte et nette, comme il fallait s'y attendre. Sa voix résonna comme un glas. Malgré la fermeté des membres de la convention, on sentait qu'ils avaient tous l'âme tendue comme une corde de violon sur le point de se rompre. Ils étaient pâles comme si le sang avait fui leur face ; même Kerlog, qui d'ordinaire, avait le teint coloré, paraissait avoir une figure de cire.

Quand le dernier écho de la motion Leland se fût évanoui dans cette ambiance sépulcrale, toutes les têtes se penchèrent sur les poitrines et tous les yeux se fermèrent. La race blanche élaborait son vote décisif.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi. Puis le Président Kerlog murmura :

— Je mets aux voix la motion Leland.

Le premier qui se leva fut Dudley :

— Je vote pour elle, dit-il, et il se rassit.

Harmsworth se leva ensuite et dit :

— Moi aussi.

Le troisième fut Abbott qui murmura sans se lever de son siège :

— Idem.

Les autres se bornèrent à voter de la même manière d'un simple mouvement de la tête.

La sentence du point final du nègre en Amérique était prononcée. Sans plus de paroles, sans dépense inutile de rhétorique, sans citations de gros bonnets de l'ethnologie ni de la sociologie, la suprême convention de la Race Blanche avait posé le diagnostic exact et trouvé le remède certain.

Le Président Kerlog prononça encore une demi-douzaine de paroles et ce fut tout.

J'avoue que je fus très désappointé. Quand Jane avait abordé ce sujet, je m'étais préparé à entendre des choses effroyables. Une convention, et la convention de la race blanche ! Jamais ne s'était

réuni au monde congrès plus important pour des buts plus terribles.

— C'est tout, Mademoiselle ! m'écriai-je en faisant une tête de spectateur lésé.

— Pas plus, me répondit-elle, très amusée de ma déception. Qu'auriez-vous donc voulu de plus ?

Mon âme de latin ne pouvait se contenter de ce manque d'apparat.

— J'aurais voulu une tempête avec des coups de tonnerre et des éclairs, ou, du moins un peu d'éloquence, que diable !

— Peut-il y avoir plus grande éloquence que la précision absolue ?

Je n'en étais guère convaincu. Mon sang chaud voulait du bruit, des cris, des clameurs..... Je me résignai cependant et ma curiosité reprit le dessus :

— Mais, en fin de compte, que disait la motion Leland ?

— Je l'ignore, me répondit Jane. La décision fut tenue secrète. Seuls le Président, les six conventionnels, puis ensuite les techniciens de l'Etat eurent connaissance de ses termes.

Jane souriait. Elle me cachait certainement quelque chose pour me surprendre à la fin. Je n'insistai pas et, résigné lui dis :

— Continuez, s'il vous plaît !

CHAPITRE XX

Une migraine historique

— Quand les conventionnels quittèrent la Maison Blanche, le dernier à prendre congé du Président fut John Dudley, père de la couleur numéro 8 et auteur de 72 inventions.

Ce Dudley était un petit vieux au regard vif et gai, dont l'intelligence avait la réputation d'être la plus rapide de toute l'Amérique, la plus diverse et la plus éclectique. Il comprenait tout, immédiatement et sous tous les aspects possibles.

En serrant la main du Président Kerlog, il lui dit d'un air énigmatique :

— Je fais des vœux pour que vous découvriez la solution pratique avec la même facilité que M. Leland a trouvé la solution théorique. Il est possible que cela vous cause une légère migraine. Si, par hasard, elle s'aggravait et ne cédait à aucun sédatif, appelez-moi. Je serais heureux de guérir une migraine hisorique...

Kerlog resta quelques instants à méditer ces mots énigmatiques qui cachaient certainement une intention occulte. L'homme aux soixante-douze inventions ne disait jamais rien à la légère.

— John Dudley aurait-il inventé quelque super-aspirine ? pensa le chef de l'Etat. Mais le tourbillon des préoccupations gouvernementales lui fit oublier immédiatement cet incident.

— La semaine qui suivit la Convention fut le pire moment qu'ait jamais passé un Président américain. Le Ministère était continuellement en séance. La tâche de maintenir le calme dans le pays, d'empêcher la jonction de deux masses chargées d'électricité contraires et susceptibles d'exploser au moindre choc, s'aggravait du fait qu'il fallait impérativement résoudre la question dans les limites de la résolution adoptée par les conventionnels. Mais, entre proposer une solution et découvrir le moyen de la rendre applicable, il y avait un abime.

Le Ministre de la Paix, lui-même, se mit dans une violente colère :

— Il est facile de préconiser des solutions de ce genre. Je crois que si, au lieu de six chefs, nous avions réuni, ici, six enfants de l'école maternelle, nous serions arrivés au même résultat. La formule Leland est absolument impraticable.

Le Président Kerlog, plus obstiné que son ministre, lui objecta :

— Nous avons l'habitude d'appeler impraticable ce que nous n'avons jamais pratiqué.

— Parfaitement, convint le Ministre, mais depuis une semaine nous n'entrevoyons aucune issue. Je suis las d'examiner les suggestions de nos techniciens ; elles sont toutes absurdes, car elles impliquent plus ou moins l'emploi de la force et ce serait déchainer la tourmente.

Il en était ainsi en réalité. Sous le sceau du secret le plus absolu, environ cinquante techniciens de l'Etat se torturaient le cerveau pour éloigner du remème proposé par Leland le terme « coaction ».

Déjà les Ministres présentaient des symptômes de surmenage. Ils passaient des heures et des heures à discuter et ne trouvaient même pas de repos dans leur sommeil. Le huitième jour, en arrivant dans la salle des séances, le Président respirait des sels. C'était la migraine prévue par Dudley. Le dixième jour, ce mal de tête s'aggrava de telle manière que les Ministres en conçurent de l'inquiétude. Heureu-

sement le Président Kerlog se souvint à temps de ce que lui avait dit le conventionnel en le quittant.

— La migraine me tue, radia-t-il au père des 72 inventions. Accourez vite avec votre remède.

Le même jour, au soir, John Dudley reparut à la Maison Blanche et fut introduit immédiatement dans les appartements particuliers du Président.

— Soyez le bienvenu, lui dit celui-ci, qui se tenait le front dans les mains. Ma tête éclate d'une douleur qui ne cède à aucun sédatif. Donnez-moi donc votre ultra-aspirine.

John Dudley se mit à sourire malicieusement :

— Ecoutez-moi avec attention, dit-il, et vous serez guéri dans cinq minutes. Votre mal n'est curable que par le topique que je possède.

Et Dudley commença de parler. Au bout de deux minutes, le Président Kerlog retirait sa main de son front. A la troisième, il souriait. A la cinquième, il bondissait de son fauteuil et venait étreindre dans ses bras le terrible petit vieux :

— Merveilleux... Mais cet effet est-il aussi certain ?

— J'ai fait toutes les expériences possibles et également toutes les contre-épreuves. L'effet est absolu.

— Sans douleur, sans lésion, sans même que le patient s'en doute ?

— Parfaitement.

Kerlog souriait d'un sourire distant. Le problème que la politique avait en vain tenté de résoudre, la science le résolvait par un procédé magique :

— Ce moyen a donc un effet double ? insista le Président.

— Triple, rétorqua le malicieux savant.

Le Président fit une grimace de surprise :

— Naturellement, puisqu'il guérit également les douleurs de tête historiques.

Kerlog sourit de nouveau et étreignit une fois de plus l'homme aux 73 inventions.

— Mademoiselle, dis-je, vous vous payez ma tête. Je veux bien être pendu si j'y comprends quelque chose.

— Un peu de mystère est indispensable pour assaisonner les romans. Vous allez devenir romancier ; il faut donc que vous appreniez le secret subtil du dosage des ingrédients.

— Le lendemain, continua-t-elle, John Dudley reparut à la Maison Blanche. Cette fois, il portait sous le bras un paquet bizarre, un colis mou comme s'il contenait des cheveux humains.

Il entra et passa une bonne heure en conférence avec le Président et les Ministres.

Ce qui se passa dans cette entrevue, personne ne le sut jamais. Lorsque la réunion fut finie, le Ministre de la Paix dit à celui de l'Equité :

— C'est l'éternel œuf de Colomb.

— Et comme les cheveux sont jolis, commenta le Ministre de l'Equité. Ils deviennent non seulement lisses, mais encore soyeux. Vous allez voir que l'animal mourra par sa toison crépue...

— Mais, Mademoiselle, dis-je.

La jeune fille cependant me ferma la bouche en donnant le signal du thé.

Je fis la grimace qui m'était habituelle à l'annonce de ce point et virgule. Mais cette fois je me trompais.

— Ne faites pas cette figure d'enfant, me dit Jane avec sa douceur habituelle. Le thé, aujourd'hui, n'est pas autre chose qu'une virgule. Je vous invite à diner avec moi.

Mon cœur se mit à cabrioler dans ma poitrine et, entrainé par un élan irrésistible, je pris... la main de mon amie et la baisai. La main ! Rien que la main ! Timidité, ton nom était Ayrton Lobo !

— Mais cette énigme des cheveux, Mademoiselle. Déchiffrez-la moi. Je brûle de curiosité, lui dis-je aussitôt après le thé.

— Oh c'est bien simple, Monsieur Ayrton. Il y avait longtemps que Dudley consacrait tout son temps à l'étude du cheveu des nègres dans l'espoir de découvrir le moyen de le rendre lisse ; on avait beaucoup parlé en Amérique, quelques années auparavant, du résultat de ses expériences. Personne n'y pensait plus quand, deux jours après la conférence secrète avec le Président Kerlog, une nouvelle sensationnelle fut révélée par la radio : John Dudley avait résolu enfin le difficile problème capillaire.

Les rayons Omega, sa découverte, avaient la miraculeuse propriété de rendre le cheveu africain lisse. Il suffisait de trois applications pour que la plus rebelle crinière devînt non seulement lisse, mais encore fine et soyeuse.

Cette nouvelle eut une répercussion immense. Cent millions d'individus levèrent vers les cieux leurs yeux reconnaissants. Les

nègres tombèrent dans un état voisin de la pure extase. A peine remis de l'émotion conséquente à la victoire de Jim Roy, une autre les empoignait, plus féconde, puisqu'elle leur laissait entrevoir un perfectionnement de leur race qui serait un grand pas fait dans le chemin qui devait les raprocher du blanc. Déjà leur pigment avait été détruit et bien que le blanchiment de leur peau ne fut pas une couleur agréable à regarder, ils avaient l'espoir d'obtenir, au cours du temps, une complète équivalence cutanée. Voir maintenant, et si subitement, *le reste,* le cheveu lisse, la suppression du redoutable stigmate de Cham, c'était, sans aucun doute, le signe de la fin de leur stage de misère. Une fois que seraient modifiées de telle manière les caractéristiques infâmantes de la race, le type africain s'améliorerait au point de pouvoir provoquer une confusion, dans la majorité des cas, avec celui de l'Aryen.

— Mais, et la couleur des cheveux ? demandai-je dans mon désir de voir fixer tous les menus détails.

— La couleur des cheveux, vous savez parfaitement, Monsieur Ayrton, qu'elle ne dépend aucunement de la nature, mais bien de la mode. Aujourd'hui, par exemple, nous ne voyons dans les rues que des femmes blondes, qui demain auront des cheveux noirs comme des ailes de corbeau, si telle est la volonté de la mode.

Immédiatement après cette nouvelle, stupéfiante comme une prise de cocaïne, la Dudley Uncurling Company, s'installa et fonda dans toutes les villes, et dans tous les quartiers, des postes de « décrépélement », de même qu'aujourd'hui nous voyons surgir des postes de vaccination, dès que la variole se déclare.

Le procédé employé était des plus simples. Il consistait en trois applications de trois minutes chacune. De telles facilités jointes au prix extrêmement modique de l'opération, dix cents par tête, firent que tous les nègres se précipitèrent à ces postes comme des chiens affamés sur des pâtées fumantes. La vie américaine, même, en souffrit un temps d'arrêt. On ne parlait plus que de rayons Omega, de follicule, de section ellipsiforme et d'autres capillotechnies. Au début, les blancs s'irritèrent de ce qu'ils appelaient le second camouflage du nègre ; mais, ils finirent par se divertir à ce spectacle vraiment curieux de la subite transformation capillaire de cent millions d'individus. Les fabriques de peignes, d'épingles à cheveux, de lotions, de shampooings, de brillantines, de teintures travaillaient nuit et jour sans pouvoir suffire à la subite demande de leurs produits.

Les négresses, surtout, vivaient dans une joie perpétuelle et passaient leur temps à se sourire à elles-mêmes, comme si elles étaient au septième ciel. Toute la journée, devant leurs miroirs, elles se peignaient avec volupté. L'enthousiasme avec lequel elles passaient les mains sur leurs mèches omegadées leur faisait oublier le passé lointain et leur humiliante toison crépue. Blanches, enfin ! Libérées enfin du stigmate odieux.

A ce moment de la narration, un rayon de lumière m'illumina subitement le cerveau.

— Je devine tout maintenant, Mademoiselle, criai-je en me frappant le front. Je devine la véritable solution du problème nègre en Amérique. Ni expatriation, ni division du pays en deux ! Rien que le blanchiment du nègre, son « égalisation » au blanc.

Mais je me rendis compte immédiatement que j'avais de nouveau fait fausse route. Dans le sourire de Jane, je perçus une petite pointe de pitié pour ma pauvre perspicacité... Mais Jane était si bonne qu'elle n'eut pas le courage de m'humilier. Elle me dit simplement, tout doucement :

— Vous avez presque deviné, vous êtes tout près du but.

Je m'enfonçai dans mon fauteuil comme un escargot dans sa coquille, et pour masquer ma déconvenue, je risquai cette question qui m'éloignait du sujet principal :

— Mais que viennent faire ces diables de rayons Omega dans le roman ?

La jeune fille me répondit :

— Jouez-vous aux échecs, Monsieur Ayrton ?

Je n'avais jamais joué aux échecs de ma vie, mais je mentis en rougissant légèrement :

— Oh un peu, un peu.

— Eh bien, vous devez savoir alors que dans une partie bien commencée, le plus minime mouvement de pion a autant d'importance pour l'échec et mat final que la mobilisation majestueuse de la reine. Considérez donc ce chapitre capillaire comme un mouvement de pion et écoutez maintenant ce que je vais vous dire de miss Astor.

— Mouvement de Reine, grognai-je.

Jane m'approuva d'un regard :

— Et de reine amoureuse, compléta-t-elle.

— De l'amour en 2228. Semblable chose existait donc encore à une époque si lointaine ?

— L'amour est éternel, Monsieur Ayrton, et, de plus, invariable.

Je regardai Jane de mes yeux de brebis blessée et soupirai. Une créature qui parlait si scientifiquement de l'amour, pourrait-elle jamais rien susurrer à mon oreille.

CHAPITRE XXI

Amour, Amour

— Après son étonnante alliance avec l'homme, continua Jane, le chef du parti féminin revint à elle. Elle comprit que son affolement le jour de la victoire nègre avait rompu la ligne de ses belles attitudes et l'avait rendue comparable à une folle comme les antiques suffragettes britanniques. Et elle eut honte. Que pensait d'elle le Président Kerlog ? Comment le leader blanc avait-il apprécié, en lui-même, cet élan de sincérité explosive ?

Miss Astor aimait Kerlog. La noble figure du Président, sa fermeté, l'agilité de son esprit, et sa sérénité la séduisaient. Peut-être même, toute la campagne politique de miss Astor n'avait-elle jamais visé d'autre but que de la rapprocher du leader blanc.

— Mais, pourquoi donc avait-elle fait tout son possible pour contrecarrer son élection ? demandai-je étourdiment.

— Parce que la ligne droite de la femme est toujours tortueuse. Rappelez-vous l'arithmétique elviniste : deux plus deux égalent... ce qui convient. Mais, miss Astor se trompait si par hasard elle se supposait diminuée dans l'esprit de Kerlog. Le Président était « homo » et, malgré tous les progrès de l'eugénisme, un « homo » aussi sensible au contact féminin que... vous, par exemple.

Je rougis fortement. Quelques instants auparavant, sans le vouloir bien entendu, j'avais touché de mon pied le pied ravissant de Jane et il m'avait été impossible de dissimuler le frisson électrique qui avait parcouru mon corps. Jane, faisait-elle allusion à ce fait ? Ce soir, mon amie n'était pas tout à fait la même. Moins impassible que de coutume, elle paraissait moins sûre d'elle-même.

Malgré mon manque absolu de connaissance de la psychologie féminine, je pressentais en elle les premiers frémissements de la femme.

— Et, comme il était aussi sensible, continua la jeune fille, l'étreinte qui, au moment du danger, mit en contact miss Astor et Kerlog

impressionna vivement le Président et l'imprégna de ce que les hommes nomment le désir.

J'eus, à ce moment, envie de demander à Jane comment les femmes appelaient ce que les hommes nommaient le désir, mais le courage me fit défaut.

— A partir de ce moment-là, chaque fois que la raison du Président Kerlog se mettait à peser le pour et le contre en ce qui concernait miss Astor, le souvenir de cette étreinte mettait dans le plateau du pour le poids du regret et toute la froideur raisonnée du Président s'en allait en fumée. Pauvre raison humaine, pauvre aujourd'hui, pauvre en 2228... Et elle l'était tellement, qu'immédiatement après l'invasion du palais par les elvinistes repenties, le Président commenta le fait en ces termes en s'adressant au Ministre de l'Equité :

— Miss Astor s'est toujours présentée devant moi dans des attitudes très belles, mais qui m'ont toujours choqué par ce qu'elles me paraissent avoir de faux. Je ne l'ai jamais vue naturelle. Il a fallu que le désastre se produisît et que la terreur s'emparât de son âme pour que je voie enfin en elle ce que j'ai toujours désiré d'y voir : une femme.

En lui-même, il se rappelait la douceur de cet embrassement.

Et cet embrassement resta. Les jours passèrent ; vint la Convention Blanche ; vint la migraine ; vint l'Omeguisme. Rien ne pouvait lui faire oublier l'impression de ce doux contact.

Un jour, pendant une réunion du Conseil, les Ministres se rendirent compte que le Président regardait fréquemment la pendule. Le sujet de la conférence était le progrès de la décrépelure des nègres objet de l'attention particulière du chef de l'Etat, particulière et très attentive, sauf ce jour-là où le Président bousculait ses auxiliaires comme s'il brûlait du désir de lever rapidement la séance.

— Nous voici à la fin, dit-il. La science a résolu, effectivement, le grave problème ethnique ; et quelle magistrale solution ! Au lieu d'expatrier le nègre...

— Le décrépeler, compléta en clignant de l'œil le Ministre de la Sélection.

Tous les Ministres s'entreregardèrent d'un air un peu canaille. Celui de l'Equité dit :

— Le binôme racial est devenu un monôme. Seul l'Aryen est grand et Dudley est son prophète.

Je me grattai la tête d'un geste habituel aux employés de mon bureau.

— Mais, alors Mademoiselle, la solution est bien celle que j'avais devinée : « l'égalification » des races ?...

Jane changea de sujet de conversation :

— Le néologisme est bon, Monsieur Ayrton. Quelque riche que soit une langue, la façon de s'exprimer des hommes a toujours besoin de mots nouveaux. Egalification est très bien.

Je me renfonçai dans mon fauteuil.

— Mais, continua-t-elle, la montre du Président Kerlog, consultée pour la dixième fois, marquait trois heures ; le Président leva la séance. Les Ministres se retirèrent. Sur l'escalier le Ministre de la Paix, dit à celui de l'Equité :

— Avez-vous remarqué l'impatience de Kerlog ?

— Oui. Il avait l'air inquiet.

— Cherchez la femme.

— Pas la peine, étant donné que personne ne peut résister à l'action catalytique de miss Astor, qui pourrait résister à son contact ?

Les deux Ministres ne se trompaient pas. A peine s'étaient-ils éloignés que miss Evelyn Astor s'arrêtait devant la Maison Blanche et, agile comme les déesses, — ou les amoureuses, — montait l'escalier.

Elle fut immédiatement introduite chez le Président.

— Soyez la bienvenue, ma jolie rivale, lui dit avec le plus aimable des sourires, le Président que l'amour avait percé de sa flèche.

— Ex-rivale, répondit l'enchanteresse Circé, avec un sourire qui était une nouvelle flèche.

— Vous abandonnez donc la politique ?

— J'abandonne tout. Je n'ai plus confiance en moi. De plus j'ai changé d'avis au sujet d'un homme...

— Vous aviez donc une mauvaise opinion de lui ?...

— Mauvaise, non ; erronée seulement. Aujourd'hui je me rends compte que cet homme est à sa place.

— Merci, miss Astor, s'écria le Président. Je reçois votre hommage comme le prix de tous les prix.

— Récompensez m'en donc à votre tour. Puisque je suis encore le chef d'un parti, je crois mériter votre confiance. Ne serait-il pas juste que je sache ce que le Gouvernement pense de la question nègre ?

Le Président sourit d'un sourire affecté de diplomate :

— C'est là secret d'Etat.

— Y a-t-il jamais eu secret d'Etat qui n'ait été connu des... femmes d'Etat ? rétorqua vivement l'ex-sabine.

Kerlog, bon escrimeur, avait la réplique rapide :

— Les reines, les favorites d'autrefois étaient, c'est exact, des coffrets, de jolis coffrets à secrets. Aujourd'hui, cependant, qu'il n'y a plus ni reines ni favorites, seules peuvent connaitre les secrets d'Etat les...

Il s'arrêta et regarda miss Astor dans les yeux ; comme il voyait ce qu'il y cherchait, il conclut d'un ton doucereux :

— Les Présidentes.

Miss Astor prit une figure désappointée et fit la grimace de l'enfant à qui on refuse un bonbon :

— Vous voulez dire que pour connaitre ce secret il faudra que je sois élue présidente.

Leurs yeux se rencontrèrent de nouveau :

— Croyez-vous donc que, seules les élections fassent les présidentes ?

Nouvelle figure d'incompréhension, nouvelle grimace de gosse. La pauvre petite n'y comprenait rien ; il fallut que le leader blanc lui mit les points sur les *i* :

— L'épouse d'un Président est aussi une Présidente.

— Nouveau regard, me risquai-je à dire.

Jane me coupa mon effet :

— Non, leurs yeux restèrent tranquilles. Les mains de Kerlog se tendirent vers celles de miss Astor qui allèrent à leur rencontre ; et elles s'étreignirent dans le geste éternel des mains amoureuses qui s'unissent... ..

Mon amie s'arrêta et me regarda dans les yeux. Je me troublai. J'eus le désir de tendre mes mains vers les siennes comme Kerlog, mais le courage m'en manqua. Sa supériorité m'en imposait encore trop.

Jane fit une pause de quelques secondes, pause de quelqu'un qui attend quelque chose et ne voit rien venir. Enfin, elle continua d'un air désappointé :

— Voulez-vous que je continue ou préférez-vous ici une ligne de points de suspension ?

Je ne voulais rien d'autre qu'étendre mes mains comme Kerlog, enivrer mes yeux de ceux de Jane et passer ainsi ma vie entière. Mais mes muscles me trahissaient misérablement. Je pensais en moi-même : quand on est né employé de Sa, Pato et Cie on ne peut espérer devenir le mari de la fille du professeur Benson.

Jane (à ce qu'il me parut) laissa échapper un imperceptible soupir de dépit et reprit l'histoire du duo présidentiel d'un air très détaché :

— Vous pouvez facilement imaginer le reste. L'année 2228 ne différait nullement des précédentes en matière d'amour. Le dialogue d'Adam et d'Eve est peut-être la seule chose que l'évolution n'ait guère modifié.

Elle sonna.

— Servez le diner, dit-elle sèchement au domestique et apportez-moi de l'aspirine.

— Vous êtes souffrante, lui demandai-je timidement.

— J'ai un tout petit peu mal à la tête, pas plus, me répondit-elle brièvement.

Quel dîner glacial et morose ! Quand je fus sorti du château j'explosai :

— Tu es une bête brute mon ami Ayrton, et tu mérites largement le mépris avec lequel Sa te traite.

La semaine qui suivit fut la semaine la plus désastreuse de ma vie. Le lundi, je me disputai avec des amis, jetai ma tasse à la figure d'un garçon de café et finis par échouer à la police.

Le mardi matin, je bus deux bouteilles de bière et malgré mon état me rendis à mon bureau. M. Sa me regarda de travers à diverses reprises :

— Dites-donc, jeune homme, glapit-il enfin, auriez-vous mangé quelque chose qui ne passe pas ?

Je me sentais des envies de le mordre. Mais, il était le patron, je rentrai mes dents.

— Je n'ai rien mangé du tout. Est-ce que je mange ? Est-ce que l'on mange quand on aime ? répondis-je grossièrement.

— Hum ! fit-il. Je comprends maintenant. J'ai déjà remarqué depuis quelque temps que vous n'étiez plus le même. Vous ne faites plus la moindre attention à votre travail. Hier Pato me disait...

J'éclatai :

— Qu'est-ce que peut bien me fiche le Pato. Pato a dit hier, Pato par ci, Pato par là, je m'en f...

La surprise de M. Sa atteignit à son comble. Jamais il n'avait imaginé qu'un employé pût traiter ainsi le commandeur Pato, associé de la firme, possesseur de nombreux titres de rente, membre de la Confrérie du Très-Saint-Sacrement, Administrateur de l'hôpital.

Quant à moi, je poursuivis :

— J'en ai marre, comprenez-vous ? Tout ce qui se passe ici n'est qu'une grande stupidité. Mais la loi Owen va bientôt arriver et nous verrons. La loi spartiate aussi, et, encore, d'autres lois terribles, des lois qui vont tout chambarder, comprenez-vous ? des lois sélectives.

M. Sa resta muet, la bouche ouverte, dans une attitude qui aurait dû faire réfléchir un homme ayant sur la conscience un peu moins de bière que moi. Je le regardai fixement et il me parut si comique que j'éclatai de rire.

— Vous avez tout l'air du Président Kerlog quand il a appris la victoire de Jim. Ah, ah, ah, vous ne savez pas qui est Jim ? Vous ne savez rien... C'était un chef, un chef nègre, un nègre écorcé, dépigmenté, comprenez-vous, omégadé, un sacré type. Un...

Il me fut impossible de continuer. Je sentis une révolution dans mon estomac et je déshonorai ignominieusement, d'une manière qui dut faire époque dans les annales, l'austère bureau de Messieurs Sa, Pato et C[ie].

Je ne me rappelle rien d'autre si ce n'est que je fus jeté dehors violemment.

Amour, amour, amour !

MONTEIRO LOBATO.

(Traduit du portugais par Jean Duriau).

La fin au prochain numéro

Le choc des races [1]

CHAPITRE XXII

L'écroulement du Titan

Je guéris et, ce qui contribua le plus à ma guérison, ce fut un film qui passionnait les foules : « Le fauve de la mer », par John Barrymore. Il y avait là un baiser comme jamais il ne dut y avoir pareil au monde : un baiser-force-de-la-nature.

J'assistai à la représentation, en pensant à Jane comme d'habitude et en en rapportant toutes les scènes à mon amour. Au moment du baiser, je me vis avec une telle netteté en train de l'embrasser, que j'enfonçai mes ongles dans une chose grasse et molle qui traînait sur le bras de mon fauteuil.

— Sacrée brute, hurla une voix.

Je regardai. Une vieille matrone moustachue, au nez ornementé d'une formidable verrue, me foudroyait du regard.

Je me levai, affolé, et sortis. L'air frais de la nuit me calma. J'errai longtemps à travers les rues désertes et me surpris à monologuer tout haut :

— Elle ne m'échappera pas ! Je lui donnerai le baiser de John Barrymore. Je veux savoir jusqu'où peut aller cette impassibilité de pur esprit. Je vais l'interférer et nous verrons.

Mercredi, jeudi, vendredi. Ouf ! Comme ce dimanche fut long à venir.

Jane m'accueillit avec sa coutumière sérénité ; elle était certainement déjà guérie de sa faiblesse momentanée.

— Vous êtes bien pâle, Monsieur Ayrton, avez-vous été malade ?

— Un peu nerveux, mais c'est passé maintenant.

— Des ennuis à votre bureau, probablement !

— Oui. Ces dimanches que je passe en 2228 me rendent malade.

---

(1) Voir la *Revue* des 1ers Septembre, Octobre, Novembre, Décembre 1928 et Janvier 1929.

Je ne puis plus supporter la stupidité, l'aveuglement, la suffisance de ces abrutis qui retardent la marche du progrès par leurs idées idiotes.

Jane tenta de me consoler.

— Ayez un peu de patience, Monsieur Ayrton. La vie a de bien mauvais moments, mais il y en a aussi de bons pour ceux qui savent attendre.....

Tout frémissant d'espoir déjà, je me passai la langue sur les lèvres.

— Jim Roy, par exemple, continua-t-elle.

— Ah oui, le nègre, me mis-je à gémir poliment, comme si je me rappelai soudain une chose très distante. J'étais si loin de Jim Roy à ce moment.

Mais Jane réussit à me replacer en l'année 2228.

— Jim Roy, par exemple, allait avoir son bon moment. Bien qu'il ne comprit rien au calme des blancs et bien que résonnât encore dans ses oreilles le souvenir des mots cruels de Kerlog, il considérait son triomphe comme une chose acquise. Le danger était passé ; ce danger était le choc des deux races, l'une enivrée de sa victoire, l'autre offensée dans son orgueil. Ce qui avait contribué à éloigner le péril c'était aussi bien la vigueur de Kerlog que la soixante-treizième invention de Dudley. Quel merveilleux dérivatif. La furie défriseuse des nègres leur avait fait oublier complètement la politique. L'entrée en scène de ces rayons Omega bénis datait de trois mois et, d'après les statistiques officielles, 97 o/o de la population crépue avait été déjà omégadée. Encore une semaine et les derniers postes allaient se fermer par suite du manque de cheveux à décrépeler. Quel magnifique dividende la Dudley Uncurling allait distribuer à ses actionnaires !

— Jim s'était fait omégader lui aussi et il était plus impressionnant d'aspect que jamais. Il était devenu un admirable type de blanc artificiel, et ne différait des blancs de naissance que par la grosseur des lèvres, la saillie de ses zygomatiques et l'aplatissement de ses narines.

— Cependant, Jim ne se sentait plus le même homme. Sa vigueur avait considérablement diminué. Ces élans féroces, la violence sauvage qui tant de fois déflagraient en son âme et le forçaient à s'imposer le masque du « self control », se mouraient en lui. Il n'éprouvait plus la même ardeur belliqueuse ; quand il laissait divaguer le regard de son imagination sur son troupeau de cent millions de noirs, il ne sentait plus en lui la puissance d'un nouveau Moïse. Ce devait être de la fatigue probablement. Dans l'ardeur de la lutte les muscles

opèrent de si prodigieux miracles. L'abattement ne vient qu'après la victoire. Jim éprouvait l'abattement de la victoire après avoir joui jusqu'à l'exaspération du délire du triomphe.

— Il allait réaliser son idéal. Le problème nègre de l'Amérique, dès son arrivée à la tête du gouvernement, aurait son unique solution équitable.

— « L'Amérique est nôtre, monologuait-il. Le blanc ne veut pas de vie en commun. Eh bien, nous la diviserons ! Je diviserai l'Amérique. »

— Il évaluait parfaitement les obstacles terribles qui gêneraient son action. Mais il saurait briser toutes les résistances de son poing de fer. Quelle gloire ce serait pour la race nègre que d'avoir pu faire le geste décisif dans cette question éternelle. Et quelle victoire également, pour elle, de prouver au monde qu'elle était capable d'une évolution et de réalisations pareilles à celles des blancs. Bien qu'il fût encore très jeune, il se consacrerait entièrement à la nouvelle république nègre et la guiderait aux plus glorieuses destinées.

— Et Jim échafaudait le songe le plus grand qui ait été jamais rêvé en Amérique.

La veille au soir de son entrée en fonctions, il était dans sa résidence particulière, solitaire comme toujours, et plongé, comme toujours, dans son grand rêve, quand on frappa à sa porte.

Le leader nègre s'éveilla et fronça les sourcils. Il n'attendait personne, n'avait fixé de rendez-vous à qui que ce fût.

— Il y a là un homme blanc naturel, vint lui dire le domestique.

— Qu'il entre, répondit Jim dont le front se creusait encore d'une ride interrogative.

Il attendit un instant. Tout à coup la porte de son bureau s'ouvrit.

— Le Président Kerlog ! s'écria Jim, surpris de cette visite inattendue.

Le leader blanc, pâle comme au jour de la Convention, entra. Il s'approcha lentement du leader nègre et lui posa la main sur l'épaule avec un geste de pitié émue.

— Oui, le Président Kerlog, le blanc qui vient t'assassiner, Jim.

Ces mots étranges déroutèrent le leader nègre dont les sourcils se froncèrent interrogativement. Quelque grand que fût son effort, il ne comprenait pas le sens de cette étrange salutation. Mais, il sourit et dit :

— La race aryenne ne pouvait rendre un plus bel hommage à la

race nègre qu'en choisissant un si noble chef pour être le bourreau de Jim Roy. Quelle arme allez-vous utiliser pour remplir la mission dont elle vous a chargé ? Le poison des Borgias, ou le couteau ?

Le ton facétieux de Jim Roy ne modifia point l'air sinistre du leader blanc, mais le rendit plutôt plus douloureux.

— Mon langage n'est pas figuré, Jim. Je te répète que je viens t'assassiner.

Jim continuait de sourire :

— Je vous le répète ; est-ce le poignard de Brutus ou le poison des Borgias ?

Kerlog le regarda avec une pitié infinie et lui dit :

— Avec une arme plus impitoyable, Jim ; j'apporte dans ma bouche la parole qui tue.

Le sourire qui errait sur les lèvres du nègre commença à s'effacer.

— Personne, poursuivit Kerlog, n'admire, ne respecte plus que moi, le leader nègre. J'affirme même que, de toute l'Amérique blanche, je suis le seul qui te comprenne et te justifie d'une manière absolue. Je vois en toi un avatar de Lincoln, cet homme qui rêva un immense rêve de justice. L'homme qui est en Kerlog rend hommage à l'homme qui est en Jim Roy. Mais le blanc qui est en Kerlog vient assassiner froidement, avec le mot qui tue, le nègre qui est en Jim Roy.

Affolé par le tour imprévu que prenait ce duel, le leader nègre ne répliqua rien. Il se contenta de fixer dans les yeux son antagoniste comme pour lui arracher sa pensée occulte. Le silence qui suivit fut lugubre. Mais, Jim retrouva immédiatement son habituelle maîtrise et dit avec une ironie douloureuse :

— Je ne crois pas que le Président Kerlog possède le mot qui tue. Ma poitrine est solidement cuirassée. Quatre siècles des tortures physiques de l'esclavage et des tortures morales du paria ont bardé l'âme de celui qui résume cent millions de frères. Ma poitrine est blindée intérieurement de peaux de rhinocéros, cuirasse à l'épreuve des mots qui tuent.

— Etait blindée, corrigea doucement le leader blond. Le Jim d'aujourd'hui n'est plus le titan que j'ai reçu à la Maison Blanche. Quand la foudre a frappé l'arbre solitaire, il reste encore debout, bien qu'il soit mort.

Le nègre pressentit la vérité de ce que lui disait le Président. Il se rappela qu'il n'était plus le même homme. Mais, comment Kerlog

avait-il pu le deviner ? Il n'avait avoué à personne la chute subite de sa force vitale et rien ne pouvait mieux s'appliquer à lui que l'image de l'arbre foudroyé où la sève ne circule plus...

Jim entre temps réagit ; il se raidit de toutes ses énergies déclinantes et dit avec une froideur glaciale:

— Il importe peu, Président Kerlog. La Maison Blanche me restituera demain la force que la fatigue de la victoire m'a ravie.

Le leader blond remit sa main sur l'épaule du leader nègre et lui dit avec une profonde pitié :

— Tu ne monteras pas les degrés de la Maison Blanche, Jim.

Le nègre fit un bond de panthère traquée et explosa :

— Pourquoi ? Est-ce que par hasard les blancs auraient conspiré contre la Constitution ? Veulent-ils commettre un crime ?

Il haletait.

— Rien de tout cela, rétorqua doucement Kerlog. Tu ne pénétreras pas à la Maison Blanche parce qu'il n'y a pas place pour un Samson aux cheveux coupés. Ta présidence sera inutile. Tout est inutile quand le futur n'existe déjà plus.

Le ton mystérieux de Kerlog impatientait le nègre qui sentait que quelque chose de terrible allait lui être révélé.

— Dites tout, Président Kerlog, dites le mot qui tue, cria-t-il irrité.

Le leader blanc laissa tomber de nouveaux mots de mystère et de torture, coupants comme des rasoirs.

— Ta race a été victime de ce que tu appellerais la trahison du blanc et de ce que j'appelle, moi, les raisons de la race.

Le nègre ébaucha un rictus de haine.

— Une trahison... Et c'est le Président Kerlog qui la justifie ?

— Je ne justifie pas, je constate ; il n'y a pas de trahison quand le mot d'ordre est : vaincre.

Jim sourit avec mépris.

— La morale blanche...

— Il n'y a pas plus de morale entre les races qu'il n'y en a entre les peuples ; il y a la victoire ou la défaite. Ta race est morte, Jim.

Le nègre s'immobilisa. Ses narines se mirent à frémir. Ses traits se décomposaient d'une manière horrible.

— Ta race est morte, Jim, répéta Kerlog. Avec la froideur implacable du Sang qui ne voit rien au-dessus de lui, le blanc a mis un point final au nègre en Amérique.

Jim resta un moment immobile.

— Les rayons Omega ? s'écria-t-il dans un éclair de compréhension en agrippant les bras de Kerlog de ses doigts crispés.

— Oui, confirma Kerlog. Les rayons de John Dudley ont une propriété double ; en même temps qu'ils lissent les cheveux...

Les yeux de Jim lui sortaient des orbites. L'altération de ses traits était telle que le leader blanc vacilla de pitié. Cependant, la race cruelle réagit en lui. Et sourd, presque imperceptible, le mot fatal effleura ses lèvres :

— Ils stérilisent l'homme.

Il serait impossible de décrire l'attitude du leader nègre au moment où le mot assassin lui déchira le cœur. Une catastrophe d'âme avait foudroyé le titan. Il s'effondra sur son fauteuil avec un air halluciné comme un enfant sans défense qui verrait un serpent devant lui. Sa figure frémit de brèves crispations musculaires. Il se pencha sur son bureau et devint immobile.

Le leader blanc s'approcha de la masse de ce titan éteint, caressa sa pauvre tête omégadée et lui dit d'une voix remplie de sanglots :

— Pardonne-moi, Jim.

CHAPITRE XXIII

Crépuscule

La transmission des pouvoirs au 88e Président devait avoir lieu le lendemain de cette nuit tragique. James Roy-Wilde, connu sous le nom de Jim Roy, nègre de race pure, né à Sonora en avril 2188, docteur ès sciences de l'Ecole technique de la Direction sociale, dépigmenté en 2201, omégadé vingt jours après sa victoire, était le leader incontesté de la race nègre pour laquelle il rêvait un destin splendide ; il jouissait, de la part des blancs, d'un respect semblable à celui que, dans l'ancienne Rome, le patriciat conférait aux affranchis de valeur exceptionnelle. Jim était un affranchi du pigment.

Le choc des races avait été évité et ce fait avait été considéré comme une nouvelle victoire de l'eugénisme. La société purifiée de ses membres tarés, n'avait pas été, au moment du conflit possible, encombrée des perturbateurs beaux parleurs et fanatiques dont les discours excitaient autrefois les foules et les poussaient aux pires crimes collectifs. L'exaspération blanche du premier moment n'avait été que de courte durée. Le bons sens avait triomphé et l'aryen avait pu consi-

dérer les événements avec un calme philosophique. Pour l'opinion courante, la victoire nègre n'était pas autre chose qu'un incident curieux dans la vie américaine. Causée par la scission sexuelle du groupe aryen, elle avait été frappée de mort, le jour même de sa naissance, du fait du retour des sabines à l'homme. Les prochaines élections rétabliraient le rythme troublé et il ne resterait rien de l'incident dans l'avenir, sauf un peu de pittoresque dans l'histoire américaine, quelque chose à peu près comme, dans la série des papes, l'histoire de la papesse Jeanne.

La sérénité des blancs était renforcée par la confiance que tous ils avaient déposée en leurs chefs réunis en Convention. Et, bien qu'on ignorât complètement ce que les chefs nés avaient décidé dans ce concile secret, personne ne pouvait admettre que ce ne fût leur idée, victorieuse maintenant, qui était la plus efficace et la plus juste, du point de vue racial.

D'autre part, les nègres, une fois passée la crise d'enthousiasme du premier moment et, étant donnée la foi qu'ils avaient en Jim Roy, s'étaient livrés, en toute tranquillité, aux délices de l'oméguisme au lieu de s'enchanter d'une victoire politique évidemment précaire. Aussi, la surprise la plus inattendue de la vie américaine ne causa-t-elle aucune des calamités publiques qui se seraient produites inévitablement au temps où le mépris pour la sélection humaine laissait la société se ganglionner de bubons infectieux très périlleux.

La veille de la transmission des pouvoirs à Jim, Kerlog, d'accord avec Abbott, avait fait radier la nouvelle de la découverte d'un nouveau jouet inventé par cet enchanteur des enfants. Il s'agissait d'une petite poupée qui savait danser les danses à la mode avec une perfection qui émerveillerait les grandes personnes et ferait s'extasier les babies blonds.

L'enfant avait une importance capitale dans l'Amérique de 2228. Toute la vie du pays tournait autour de lui. Car l'enfant était non seulement l'enchantement du présent, mais encore le futur, malléable comme la cire. Les plus grands génies de la race se consacraient à son étude afin de pouvoir sculpter, dans une matière si ductile, la seule œuvre qui passionnât l'Américain : le lendemain. Et la Puériesthétique, l'art sublime défini par John Leland, était arrivée à un tel point de perfectionnement qu'une imagination d'aujourd'hui, de cette époque où l'homme absorbé par les horreurs de la lutte pour son pain quotidien ignore presque son existence, ne pourrait, même de loin,

comprendre ce que signifiait en 2228 la royauté de l'enfant. Une royauté comme dans la vieille France, celle des derniers Louis divinisés. Au lieu que toute la vie de la nation tournât autour d'un Louis XIV, elle tournait autour de l'Aurore. Sa Majesté, le bébé, était le Louis XIV de ce siècle.

C'était à cause de cela que Kerlog, d'accord avec Abbott, avait lancé la nouvelle de l'invention de cette poupée, la veille précisément de la transmission des pouvoirs à Jim ; il considérait, en effet, que c'était là le meilleur moyen de prévenir l'explosion de quelque résidu anti-social qui eût pu encore exister dans l'âme américaine. Et, de cette manière, le jour de la transmission des pouvoirs arriva sans qu'on eût lieu de craindre le moindre trouble.

Subitement, cependant, aux premières heures du jour, une information sensationnelle fut transmise radiographiquement par toute l'Amérique : Jim Roy avait été trouvé mort le matin même dans son cabinet de travail.

L'émotion fut extrêmement violente, car cette mort se produisait justement le jour où Jim devait prendre le pouvoir. Les nègres considérèrent cet événement comme un coup de force des blancs. Quant à ceux-ci, ils hésitèrent entre deux hypothèses : ou bien cet accident était un acte de violence délibérée, résolu par la Convention, ou bien une de ces nombreuses surprises dont le hasard est si prodigue. Les nègres manifestèrent un mouvement instinctif de révolte. La conviction qu'il y avait eu là un crime s'implanta dans leur cerveau et l'antique sauvagerie raciale stria de sang les yeux de la panthère. Mais, cet élan ne fut que passager. Cette fatigue vitale que Roy avait constatée en lui avait également gagné la masse nègre. Le fatalisme ancestral se superposa immédiatement à la rage et l'immense corps décapité, dans un recul instinctif, reprit la place humble d'où la victoire de Jim l'avait sorti.

La grenouille à qui le vivisecteur extrait le cerveau, continue à vivre d'une vie musculaire, dont les mouvements sont uniquement réflexes. De même la population nègre américaine, à qui la mort de Jim avait arraché le cerveau. Elle remuait encore, elle vivait, mais elle avait perdu l'organe qui coordonnait ses mouvements pour atteindre des buts définis.

Le secret, quant à l'action stérilisatrice des rayons Oméga, était toujours absolu. En dehors des Ministres, des techniciens de l'Etat, de John Dudley et de Miss Astor, maintenant femme de Kerlog, personne

ne le connaissait. Parmi les nègres, un seul en avait eu la révélation, Jim Roy, mais il l'avait emporté avec lui dans le four crématoire.

On procéda à de nouvelles élections ; Kerlog fut réélu par cent millions de voix. La vie en Amérique reprit une allure normale. Sa Majesté le bébé, qui avait été un peu délaissé à cause du choc des races, redevint le centre de toutes les attentions.

Cependant, on commença à noter un fait étrange. Quelques mois après l'apparition des rayons Omega, l'indice de la natalité nègre se mit à baisser prodigieusement. Mars, le neuvième mois précisément à partir de l'ouverture des postes de décrépèlement, accusait une chute de 30 o/o. Ce pourcentage, double en avril, atteignit 97 o/o en mai. En juin, les statistiques n'enregistraient plus la naissance que de 122 négrillons.

Au mois d'août, on fermait les postes, et la Dudley Uncurling distribuait 6 millions de dollars de dividende.

Il devint impossible de dissimuler plus longtemps le secret de l'Etat ; du reste, il n'y avait plus aucune raison pour le faire. La chose tomba dans le domaine public, à la suite d'un message radié par le Président Kerlog ; ce document à jamais mémorable disait :

« Le Gouvernement américain vient rendre compte à l'Amérique du coup de force auquel il a été obligé, en exécution de la délibération suprême des chefs de la race blanche, réunis au Palais, le 7 mai 2228. Cette assemblée a approuvé la motion Leland, dont la teneur peut se résumer ainsi :

« La convention de la race blanche décide de modifier la loi Owen, de manière à inclure au nombre des tares impliquant la stérilisation, le pigment nègre camouflé. La race blanche autorise le gouvernement américain à utiliser tous les moyens qu'il jugera convenables, pour exécuter cette sentence suprême et sans appel. »

« Muni de cette autorisation, le gouvernement chercha la façon d'agir, de manière à éviter toutes perturbations dans la vie nationale ; il était en train d'étudier ce problème, quand John Dudley lui apporta la révélation de l'effet double des rayons Omega. Une fois ce procédé merveilleux adopté, la stérilisation des hommes pigmentés s'opéra, grâce à l'unique moyen qui fût peut-être capable de ne pas mener le pays à une catastrophe. Le problème nègre de l'Amérique, est donc résolu de la meilleure manière pour la race supérieure détentrice du sceptre suprême de la royauté humaine. »

Ni la nouvelle de la victoire électorale de Jim Roy, ni la révéla-

tion des rayons Omega, ni la nouvelle de la mort du leader nègre, ne causèrent impression plus profonde que le froid message du Président réélu.

Blancs et noirs le reçurent avec un égal étonnement, suivi immédiatement après d'une sensation de soulagement pour les premiers, et, pour les seconds, d'une sensation neuve sur la terre.

C'était la première fois, que dans la vie d'un peuple, se réalisait une opération chirurgicale de pareille envergure. Le froid bistouri d'un groupe humain avait opéré l'ablation du futur chez un autre groupe de cent huit millions d'hommes, sans que le patient se fût aperçu de rien. La race blanche habituée à la guerre, comme « ultima ratio » de sa Majesté, avait changé ses procédés et mis doucement le point final ethnique au groupe qui l'avait aidé à créer l'Amérique, mais avec lequel elle ne voulait plus vivre. Elle le considérait comme un obstacle à son idéal de super-civilisation aryenne, qui commençait à s'épanouir sur son territoire ; par conséquent, il n'y avait pas lieu de se laisser affaiblir par des sentiments nocifs, pour la splendide floraison de l'homme blond.

La race blessée dans sa source vitale, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, ainsi que la plante à qui le jardinier étrangle la circulation de la sève. Elle allait disparaître. Stérile comme la pierre, elle se verrait s'éteindre dans un crépuscule indolore mais d'une tragique mélancolie.

Et elle passa !

Quelque dizaines d'années plus tard, dans le merveilleux jardin américain, où seuls s'entr'ouvraient des camélias blonds aux pétales légèrement bronzés par la force mystérieuse de la géo-ambiance, s'élevait au sommet du monument de reconnaissance, érigé par l'associé blanc, en hommage à l'associé nègre, le buste du petit vieux magicien qui avait guéri, en 2228, la migraine historique du 87[e] président.

CHAPITRE XXIV

Le baiser de Barrymore

Le dénouement du drame racial de l'Amérique, m'avait profondément ému.

Ne pas avoir de futur, s'achever... Quelle torturante sensation dut éprouver cette masse de cent millions d'hommes à se savoir ainsi amputée de son devenir.

D'autre part, quelle merveilleuse expansion n'allait pas avoir en Amérique, l'homme blanc qui pourrait se développer en toute liberté dans sa prodigieuse Chanaan.

Si nous sommes, si nous existons, si, malgré tous les maux de la vie, nous lui sommes tellement attachés, c'est que, dans les profondeurs de notre être, la voix de la continuité de l'espèce nous réconforte. C'est sa descendance qui donne à l'individu parvenu au milieu de sa vie, le courage de la vivre jusqu'au bout. Le célibataire, qui n'est autre chose qu'un triste point final, doit se sentir un corps étranger dans le tumulte biologique, — presque un maudit. Que dire alors d'un peuple entier amputé de sa descendance, qui se voit vieillir sans qu'un pleur d'enfant le fasse penser au lendemain ?

Si j'avais été philosophe, j'aurais eu là matière à me torturer le cerveau pour imaginer et réimaginer la merveille infinie de ce tableau effroyable. Mais je n'étais pas philosophe. Celui qui aime ne philosophe point, il se contente de soupirer ; moi je poussais des soupirs à émouvoir les pierres.

Jane, Jane, Jane... Ma bouche fébrile répétait ce mot sans cesse et mon oreille l'écoutait extasiée.

L'idée du roman à faire me revint à la mémoire. Je me rendis compte que c'était là probablement le chemin le meilleur, pour atteindre le cœur de la fille du professeur Benson. Je m'y attelai avec furie. J'achetai une rame de papier et avec une impatience fébrile je fis et refis le premier chapitre, enthousiasmé par les périodes redondantes et chantantes qui sortaient de ma plume. Je le burinai comme si j'écrivais un sonnet, je l'enjolivai de toutes les arabesques de forme en m'inspirant des modèles qui me semblaient les meilleurs. Jamais je n'oublierai la hâte avec laquelle je courus au château, mon manuscrit à la main. En route, je me délectai de la surprise de Jane devant la révélation de ce génie littéraire qui serait mort inconnu, si mon bon ange n'avait provoqué son éclosion.

Je la trouvai sous la vérandah, radieuse, d'une beauté avivée par l'air frais du matin. Sans la saluer, je lui criai de loin avec une joie enfantine :

— J'ai déjà fait le premier chapitre. Le premier chapitre ! Et je meurs d'anxiété de connaître votre opinion.

— Bravo, s'écria-t-elle. Je ne pensais pas que vous vous mettriez si rapidement à l'ouvrage.

J'ouvris mon paquet de feuilles, écrites en belle cursive, et les lui

tendis, comme le chevalier offrant à sa dame la plus précieuse des gemmes. Il me paraissait impossible, qu'après sa lecture, Jane ne me donnât pas son amour.

Voyant ma hâte, elle commença sa lecture à l'instant même, pendant que mes yeux avides guettaient sur son visage l'effet de ma narration.

Mais, hélas, pauvre de moi, tout se passa au contraire de ce que je pensais... Jane atténua, autant que cela lui fut possible, sa critique, car elle était délicate et bonne ; malgré cela, pendant mon voyage de retour en ville, je déchirai mon chef-d'œuvre en mille morceaux, que je lançai mélancoliquement par la fenêtre du wagon. Je boudai pendant toute la semaine, et, le dimanche suivant, je revins au château les mains vides.

— Vous n'avez pas refait le chapitre ? me demanda-t-elle quand j'entrai.

— Oh, non, Mademoiselle. Ce que vous m'avez dit m'a fait ouvrir les yeux. J'ai compris que je n'avais aucun don littéraire ; il me paraît donc inutile d'insister, répliquai-je d'un air vexé.

— Mais il faut insister, me répondit-elle. Au nom de notre amitié, je l'exige, et, en raison des qualités dont j'ai vu les germes dans votre premier travail, j'ai la certitude que vous ferez l'œuvre comme il faut la faire.

— Je dois vous avouer que votre appréciation de dimanche dernier m'a vivement découragé et que je reste encore sous cette impression.

— Que ces jeunes gens sont vaniteux ! Rappelez-vous donc l'exemple de mon père. Combien de fois faisait-il et refaisait-il la même expérience avec une ténacité de bénédictin ? C'est pour cela qu'il a vaincu ! Rappelez-vous les grands écrivains à leur phase initiale, rappelez-vous l'effort incessant de Flaubert, pour atteindre la lumineuse clarté que seule peut donner la sage simplicité. L'emphase, l'ampoulé, les ornements, les périodes contournées, les expressions recherchées, tout cela n'a rien à voir avec l'art d'écrire car c'est de l'artifice. Ce ne sont que maniérismes qui ne contribuent en rien à la fin suprême : la claire et facile expression de l'idée.

— Peut-être, mais dans ce cas il n'y a aucun style ?

Quel sourire adouci de tendresse effleura les lèvres de mon amie.

— Du style, mon ami, vous n'en aurez que lorsque vous aurez com-

plètement perdu la préoccupation d'en avoir. Et d'abord, dites-moi donc ce que c'est que le style ?

— Le style c'est..., allais-je lui répondre rapidement ; mais je me mis à bafouiller et j'en serais resté là, si avec beaucoup de naturel, elle ne me l'avait défini très simplement.

— C'est la manière d'être de chacun de nous. Le style est comme le visage ; chacun possède celui que Dieu lui a donné. Chercher à avoir un certain style, c'est absolument la même chose que de chercher à avoir une certaine figure. Cela devient fatalement un masque, cette horrible chose qu'est un masque.

— Mais ma manière d'être naturelle n'a aucun charme ; je suis sauvage, grossier, maladroit et ingénu. Vous voulez donc que j'écrive de cette manière ?

— Mais certainement ! Soyez ce que vous êtes et tout ce qui vous semble défectueux deviendra une qualité, car ce sera le reflet de l'unique chose qui ait de la valeur chez un artiste : la personnalité.

Je réfléchis quelques instants et lui dis enfin :

— Bien, je vais essayer encore une fois ; j'écrirai comme cela me viendra, sans aucune préoccupation de quelque espèce que ce soit, ni même de grammaire ; vous allez voir quelle horreur.

— C'est cela, s'écria-t-elle enchantée. Voilà qui est bien écrire. Refaites ainsi votre premier chapitre et apportez-le moi dimanche prochain. Je serai franche avec vous comme je l'ai été pour votre tentative antérieure, et s'il me paraît que vous n'avez pas les qualités nécessaires, je vous le dirai franchement et nous n'y penserons plus.

De retour à ma petite chambre, je me mis au travail le soir même. Ma mauvaise humeur conséquente à ma vanité littéraire offensée, n'était pas entièrement passée, et je résolus d'écrire mal, d'un seul jet, dans l'intention délibérée de désappointer Jane. J'écrivis jusqu'à l'aube sans faire de ratures, sans choisir mes mots, comme si je courais dans ma pauvre Ford au hasard des routes sans but. Quand trois heures sonnèrent, je jetai ma plume et allai dormir du sommeil le plus lourd de toute ma vie.

— Voilà, Mademoiselle, l'horreur qui est sortie de ma plume. Je l'ai écrite en me conformant à votre recette et je n'ai même pas eu le courage de me relire. Condamnez-moi une seconde fois et passons à autre chose.

Jane commença à lire, et dès la fin de la première page, son visage s'illumina de l'expression que j'y avais si anxieusement guettée lors

de ma tentative antérieure. Elle resta dans cet état d'extase jusqu'à la fin de sa lecture.

— Parfait, s'écria-t-elle. Vous vous révélez un parfait écrivain, impétueux, irrégulier, incorrect, ingénu, mais expressif, original et fort. Il y a là de véritables trouvailles d'expression. Faites tout le livre sur ce ton et je vous garantis le succès.

Je regardai mon amie, presque avec rancune, tant j'étais certain qu'elle se faisait cruellement ironique pour moi.

— Comment avez-vous le courage d'être si peu charitable avec moi ?

Elle me regarda fixement dans les yeux sans mot dire et, dans ses jolis yeux bleus, je vis se réfléchir avec tant de netteté la pureté de son âme que mon élan, fils de mon ignorance, me couvrit de honte.

— Non, mon ami, je ne suis pas capable d'ironie. Ce que je viens de vous dire est la fidèle expression de ma pensée. Ces pages sont pleines de défauts, mais de défauts naturels au premier jet de toute œuvre sincère et spontanée. Ce sont les barbes que le fondeur retire avec sa lime. Mais si je trouve des défauts que la lime ne peut enlever, je ne note aucun défaut littéraire et c'est pourquoi je considère le commencement de votre roman comme parfait. Ecrivez-le tout entier de cette manière et vous ferez ainsi l'œuvre que j'imagine. Le travail de retouches, laissez-le pour mon compte. Soyez seulement le fondeur, l'ouvrier qui crée le grand bloc et ne perd pas son temps à des détails subalternes.

Ces mots firent une profonde impression sur mon cœur. J'y voyais un intérêt plus d'amoureuse que de simple amie, d'amoureuse qui l'est sans le savoir. Jane avait toujours vécu immergée dans ses visions du futur, et toujours en proie à la plus intense activité cérébrale ; elle s'ignorait.

Je la regardai avec des yeux pleins de tendresse. Le pur esprit vit enfin la coupe pleine qui débordait et se troubla. Ses yeux se baissèrent ; sa poitrine haleta.

C'était le ciel ; je me jetai à elle comme si je me jetais à la vie et lui écrasai les lèvres du baiser sans fin de John Barrymore. Ainsi que la foudre qui allume le tronc impassible, mon baiser arracha de la fille glaciale du professeur Benson, l'ardente femme que j'avais rêvée.

Mienne enfin ! !

MONTEIRO LOBATO.

(Traduit du portugais par Jean Duriau).

FIN